LE TEMPS DE GOÛTER L'AIR

RÉCIT D'UN PROJET D'ÉDUCATION AUX IMAGES

ALCA
AGENCE LIVRE CINÉMA & AUDIOVISUEL EN NOUVELLE-AQUITAINE
RÉGION Nouvelle-Aquitaine
passeurs d'images
Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
MINISTÈRE DE LA JUSTICE ET DES LIBERTÉS
PRÉFET DE LA RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE
Gironde LE DÉPARTEMENT

ALCA*, agence livre, cinéma et audiovisuel en Nouvelle-Aquitaine.

Sa vocation est de valoriser, promouvoir, accompagner et encourager dans leur développement les acteurs des filières du livre et du cinéma aux côtés des référents institutionnels. Au service des professionnels et en pleine coopération, l'ALCA est le moteur du développement des savoirs et des compétences en matière artistique, culturelle, patrimoniale, éducative, et veille à l'économie et à l'aménagement culturel du territoire régional. Elle agit avec le souci de cultiver la rencontre entre les professionnels, la mise en réseaux des savoir-faire.

En partenariat avec le monde enseignant et les professionnels de la médiation, l'agence intervient dans le champ de l'éducation artistique et culturelle, notamment aux images, par la coordination régionale de dispositifs nationaux (Lycéens et Apprentis au Cinéma, Passeurs d'images, Des cinés, la vie !), et par la mise en œuvre et le pilotage de projets favorisant la rencontre entre des publics très divers et la création artistique et culturelle, à travers notamment le Pôle régional d'éducation aux images.

Les différentes actions sont menées dans une double exigence à la fois de maillage territorial et de mixité de ces publics. Le projet présenté ci-après est né dans ce cadre-là.

La Protection Judiciaire de la Jeunesse a pour mission de prendre en charge sur décision de justice les mineurs en conflit avec la loi ou en danger.

Les équipes de professionnels assurent le suivi des mineurs détenus et mènent des actions d'éducation, d'insertion sociale et professionnelle.

Ce court-métrage est une illustration du travail éducatif mené dans une unité éducative de milieu ouvert.

Ce projet a nécessité une mobilisation constante du vivre-ensemble (coopération, mixité des publics, continuité de l'action malgré les différences de lieux, de publics et de temps) ainsi que la mobilisation de partenaires variés.

Il constitue une manière d'aider les mineurs à se projeter dans l'avenir en leur montrant qu'une action n'implique pas toujours un résultat visible sur l'instant. Sa richesse tient très certainement à la convergence d'actions ponctuelles vers un objectif commun au-delà des différences des contributeurs.

L'objectif de ce livret d'accompagnement est de faire vivre ***Le temps de goûter l'air***, qui peut être utilisé comme outil de débats autour des thématiques soulevées (relations à la famille et aux pairs, ici bouleversées par le passage à l'acte délictuel et l'incarcération) mais aussi dans le but de susciter l'envie et la créativité des professionnels en charge des mineurs.

*Née de la fusion d'Écla, du Centre régional du livre en Limousin et du Centre régional du livre et de la lecture en Poitou-Charentes. Ce projet a été coordonné par l'agence Écla, intégrée à l'ALCA début avril 2018.

Pour les acronymes, se référer au glossaire page 23.

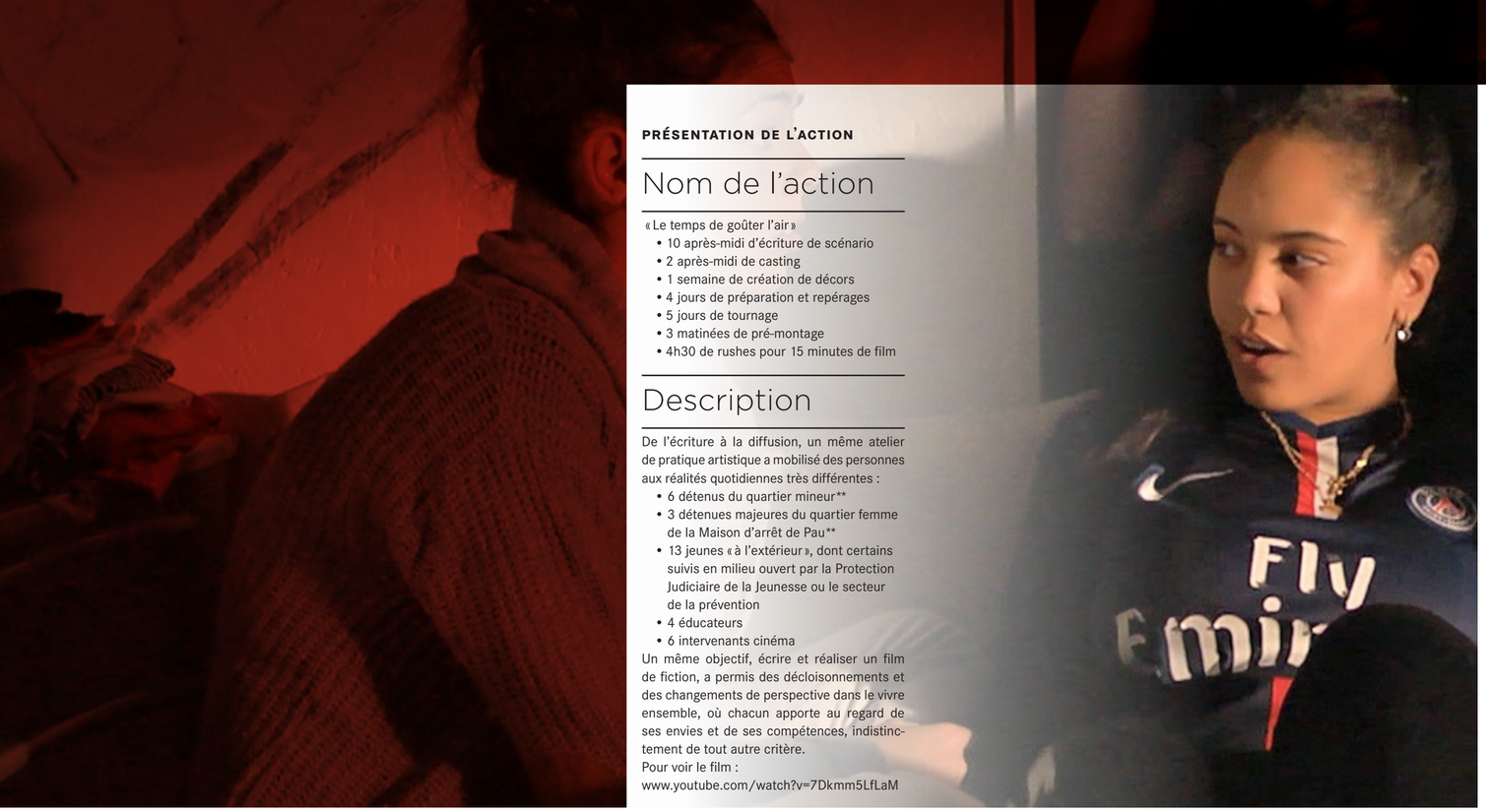
Nom de l'action

« Le temps de goûter l'air »
- 10 après-midi d'écriture de scénario
- 2 après-midi de casting
- 1 semaine de création de décors
- 4 jours de préparation et repérages
- 5 jours de tournage
- 3 matinées de pré-montage
- 4h30 de rushes pour 15 minutes de film

Description

De l'écriture à la diffusion, un même atelier de pratique artistique a mobilisé des personnes aux réalités quotidiennes très différentes :
- 6 détenus du quartier mineur**
- 3 détenues majeures du quartier femme de la Maison d'arrêt de Pau**
- 13 jeunes « à l'extérieur », dont certains suivis en milieu ouvert par la Protection Judiciaire de la Jeunesse ou le secteur de la prévention
- 4 éducateurs
- 6 intervenants cinéma

Un même objectif, écrire et réaliser un film de fiction, a permis des décloisonnements et des changements de perspective dans le vivre ensemble, où chacun apporte au regard de ses envies et de ses compétences, indistinctement de tout autre critère.
Pour voir le film :
www.youtube.com/watch?v=7Dkmm5LfLaM



**Quartiers de la Maison d'arrêt de Pau.

HISTORIQUE PROJET

En mars 2015 un atelier d'écriture était mis en place à la maison d'arrêt de Pau par la PJJ, en collaboration avec Nathanaël et Lætitia Mikles, illustrateur et scénariste. Six détenus du quartier mineur et trois détenues majeures du quartier femme ont participé à cet atelier qui a abouti à l'écriture de quatre scénarios. Au regard de l'investissement des participants, l'UEMO-PJJ en collaboration avec l'ALCA ont souhaité poursuivre l'expérience en autorisant la réalisation d'un court métrage, à partir d'un des scénarios issus de l'atelier. Plusieurs partenaires de la PJJ ont été contactés et ont fait part de leur intérêt pour la réalisation de ce projet : le secteur de la prévention avec l'APSAP et la MECS St-Georges de Montaut.

OBJECTIF DU PROJET

Permettre à des jeunes issus de la PJJ (UEMO et MECS) et des publics de prévention de vivre l'expérience d'un tournage, devant ou derrière la caméra. Ce temps a été encadré par des professionnels du cinéma, permettant ainsi à chaque participant d'être initié soit aux techniques d'acteur soit à des rôles techniques. La mixité des publics, d'origine territoriale et de réalités quotidiennes très différentes mais associées dans le même objectif a permis des décloisonnements, des changements de perspective dans le vivre ensemble où chacun apporte au regard de ses envies, de ses compétences indistinctement de tout autre critère.

DÉCORS

Un éducateur technique et trois jeunes suivis conjointement par la PJJ et la MECS St-Georges se sont mobilisés durant 15 jours avec en point d'orgue la création d'une cellule dans les anciennes caves du foyer. Ils ont aussi assisté au tournage, deux d'entre eux s'impliquant dans l'assistance technique pour aménager les décors.

LE JEU D'ACTEUR

Cette partie a concerné principalement une dizaine de jeunes âgés de 16 à 23 ans, issus de l'APSAP. Lorsqu'ils ne jouaient pas, certains ont contribué à l'assistance technique, clap, déplacement des réflecteurs, aménagement des lieux et sont donc venus à leur demande sur ces moments.

ENCADREMENT

Les éducateurs Pauline Frederico, David Lavignotte, Gildas Le Luherne travaillant à la MECS St-Georges, à l'APSAP et à la PJJ ont été présents tout au long du projet et du tournage.

PUBLIC TOUCHÉ

Au total, 22 jeunes âgés de 16 à 25 ans.
Pour la partie atelier d'écriture : 6 détenus du quartier mineur et 3 détenues majeures du quartier femme. Pour la partie tournage, les jeunes ont principalement été sollicités sur le volet acteur et création des décors. Les jeunes sous-main de justice n'ont pas pu prendre part à la partie interprétation au regard des difficultés probables de diffusion générées par leur présence devant la caméra. Ils se sont investis sur la réalisation des décors ainsi que sur la technique et la régie.

INTERVENANTS

Lætitia et Nathanaël Mikles, scénariste et illustrateur, ont pris en charge l'écriture de scénario et le storyboard en détention. Le tournage « à l'extérieur » a été accompagné par Chad Chenouga, réalisateur, Olivier Vieillefond, ingénieur du son, Denis Louis, chef opérateur. La partie montage a quant à elle été réalisée par Simon Rolin.

COORDINATION DE PROJET

Pour l'ALCA : Virginie Mespoulet, chargée de mission éducation aux images, coordination régionale du Pôle d'éducation aux images et « Passeurs d'images - Des cinés, la vie ! », ainsi que Violette Aymé, stagiaire au Pôle éducation aux images. Pour la PJJ : Gildas Le Luherne, éducateur UEMO de Pau.

RETOURS PARTICIPANTS

La restitution du film d'atelier n'a pu se faire que 6 mois après la fin de celui-ci. Malgré cela, tous les jeunes participants non détenus étaient présents au cinéma le Méliès de Pau, avec leur famille et leurs ami.e.s, ainsi que les éducateurs.
Nombre d'entre eux étaient également présents un an plus tard au mois de mai pour assister, toujours au cinéma Le Méliès de Pau, à l'avant-première de *De toutes mes forces*, long métrage de Chad Chenouga, réalisateur intervenant sur l'atelier.

ENTRETIENS AVEC LES INTERVENANTS ET ENCADRANTS DU PROJET

Lætitia MIKLES

SCÉNARISTE ET RÉALISATRICE

Avant d'encadrer cet atelier à la Maison d'arrêt de Pau, aviez-vous connu d'autres expériences de ce type ?
Non, c'était la première fois. Avant cela, j'avais juste animé de façon très ponctuelle un atelier en compagnie d'élèves d'une classe de seconde spécialisée en « aide à la personne » dans un lycée professionnel. Mais Gildas Le Luherne, incité par la coordination régionale « Passeurs d'images », avait vu l'un de mes films, ***Kijima Stories***, lors d'une présentation à Pau, où je réside, et il m'a sollicitée afin de travailler avec lui sur un projet s'inscrivant dans une action au sein de la PJJ. En l'occurrence, il s'agissait d'un atelier qui s'articulerait autour de l'écriture d'un scénario, à l'attention de mineurs de la Maison d'arrêt de la ville. J'ai suggéré que mon frère Nathanaël participe lui aussi au projet, sur le volet du dessin que je trouvais intéressant d'associer à l'écriture, par le biais du storyboard.

Est-il pour vous délicat, sinon intimidant, d'aborder le milieu carcéral ?
Oui, j'ai eu au début une certaine appréhension et c'est aussi la raison pour laquelle j'ai demandé à Nathanaël de m'accompagner : à deux, c'est mieux ! Mais la présence de Gildas Le Luherne a immédiatement fluidifié tous les rapports et nous nous sommes vite rendus compte que les jeunes gens concernés étaient très en demande, toujours avides de propositions venant de l'extérieur. Les ateliers sont rares et vécus comme des récompenses… Ils veulent faire des choses et postulent en nombre pour cela, même si des personnalités très différentes peuvent ensuite apparaître, certaines étant même « borderline » ou violentes, ce qui peut s'avérer problématique. Mais la plupart des participants étaient très engagés et volontaires, on sentait qu'ils étaient animés par une véritable envie de découverte et de participation.

Comment a concrètement débuté le travail ?
Nous avons tenté différentes choses, en essayant de nous adapter aux désirs des jeunes. D'abord, nous avons travaillé sur la création de personnages, en dessinant jusqu'à leur visage, afin de pouvoir les imaginer d'un point de vue physique. Puis il s'agit de préciser leurs traits de caractère et de les mélanger, en les faisant se rencontrer deux par deux, pour que chacun se mette à raconter une petite histoire les réunissant. On a pu rapidement constater que ces récits tournaient beaucoup autour du milieu carcéral, il était question de gardiens et de petits délinquants, on ne sortait guère de cet univers… Alors que ce que nous voulions, Nathanaël et moi, c'était surtout travailler sur l'imaginaire, faire voyager, transporter les esprits ailleurs que dans le quotidien…
Nous sommes aussi partis d'images, pour imaginer une situation, en imposant des contraintes – de temps, notamment –, des règles dans la structure, impliquant une routine et un événement la brisant, etc. L'exercice qui a sans doute le plus marché était de raconter avec le dessin une histoire en trois ou en cinq vignettes, ce qui amène à trouver des structures très simples. Un exercice d'improvisation a également bien fonctionné, dans l'objectif d'imaginer des dialogues sur un thème précis, ce qui permettait aux différentes personnalités de se révéler et de se débloquer. Certains ont en effet un problème de taille avec l'écriture, ne maîtrisant pas l'orthographe, ni même parfois la langue. Mais tel participant pouvait écrire en phonétique tout en ayant une histoire étonnante à raconter ! Et d'autres, en retour, ont peiné à inventer quoi que ce soit alors que leur rapport à l'écriture semblait plus facile, mais un manque de confiance les paralysait. L'idée était de voir quel type d'exercice était le plus apte à débloquer tel ou tel profil.
Ensuite, le but a été de chercher parmi les différentes histoires qui avaient pu être élaborées, au cours de ces quelques journées d'atelier, quelque chose qui pourrait être synthétisé et constituer une seule et même histoire.

Quelles sont les difficultés que vous avez pu rencontrer durant cette phase ?
On ne retrouvait pas forcément les mêmes participants d'une séance à l'autre, car certains pouvaient se retrouver d'un coup en isolement et ne plus avoir le droit de participer à quelque activité que ce soit. Un autre est devenu majeur pendant la période et a donc changé de quartier, on ne l'a plus vu alors qu'il avait commencé l'atelier…
La particularité de cet atelier était aussi liée au fait de travailler avec des femmes, majeures pour leur part, et du coup, une telle mixité pouvait apparaître insolite, voire expérimentale, dans un tel contexte. Mais il n'y a eu aucun souci au contraire, un vrai respect mutuel. Il n'y a eu aucune incartade de la part des garçons – ce que la direction redoutait – à part quelques petites blagues…
Pour moi, le pire des châtiments, en prison, c'est l'ennui, l'inertie. Tout ce qui sort de l'ordinaire capte l'attention. L'expérience a donc été plutôt agréable pour ses participants, l'ambiance a toujours été bonne et Nathanaël et moi avions à cœur de valoriser le moindre travail. Après, il ne faut pas non plus penser que cela aura bouleversé leur vie. Les attentes ne doivent pas non plus être trop élevées. Quand nous pensions que les choses n'allaient pas assez loin, que notre intervention n'était pas suffisante, Gildas nous rassurait, mettant en valeur les progrès et les avancées de chacun. On ne se rendait pas forcément compte à quel point de difficulté se situaient certains jeunes, avec une violence intérieure ou tournée vers les autres. Et le simple fait de pouvoir travailler ensemble, en acceptant des règles ou des contraintes, inventer ou révéler des choses intimes et oser les livrer au regard d'autrui, c'était en fait déjà considérable. Par exemple, le simple fait de s'asseoir sur une chaise était absolument impossible à un participant, d'un strict point de vue physique : il était trop nerveux pour rester immobile… Par contre, il était très fort dans l'improvisation et le dialogue à inventer sur le vif.

Avez-vous des regrets sur le déroulement global de l'atelier ?
Peut-être le fait d'être tributaire du rythme de l'institution, avec toute cette procédure à l'arrivée, par exemple, pour faire passer au détecteur les rames de papier et les crayons, franchir les différents sas successifs, ce qui fait que simplement entrer et parvenir à la salle où on s'assoit enfin à sa table de travail prend beaucoup de temps. On était donc dans une certaine frustration de ne pas pouvoir disposer de tout le temps qu'on aurait voulu. Mais on a aussi vu les gardiens de prison assez surpris – et satisfaits – de ce qui se passait, ce qui nous a encouragés sur l'aspect positif de l'expérience. On a reçu un très bon accueil de leur part.

En quoi avez-vous été vous-même étonnée au fil de ces sessions de travail ?
L'improvisation a pu donner des choses assez drôles : l'humour des détenus est très particulier, très ironique, et le « chambrage » est de mise ! Il y a eu aussi pas mal de jeux avec les mots lorsqu'ils étaient amenés à endosser des rôles, ce qui permettait aux dialogues de « sortir » beaucoup plus facilement que sur le papier… On pouvait alors réécrire les répliques et je les remettais en forme, chaque soir après la journée de travail collectif, selon une mise en forme de scénario incluant par exemple le nom des personnages. Je l'imprimais et je leur apportais le lendemain, ce qui allumait vraiment une lueur de fierté dans leurs yeux… Ils n'avaient pas l'impression que cela venait d'eux, ils y trouvaient un côté très professionnel qui les étonnait, cela a aussi constitué l'un des meilleurs moments de l'atelier : cette fierté de leur part.

L'expérience vous a-t-elle servi dans votre activité créative personnelle ?
J'avais déjà écrit un peu de fiction, à travers un court métrage que j'avais réalisé et un long qui était alors en développement. Dans ce cas précis, le fait d'improviser des dialogues avec d'autres interlocuteurs est assez fort et débloque beaucoup de choses. J'ai été confortée dans la conviction que jouer les dialogues avant de les écrire est fructueux. Je pense que cette méthode me servira pour de futurs projets plus personnels.

Par ailleurs, avez-vous eu le sentiment d'ouvrir ces jeunes gens à autre chose, sinon d'inspirer de nouveaux horizons ?
L'histoire est belle, car il est incontestable que cela les a ouverts à autre chose, mais en même temps, tout s'est vite refermé, il ne faut pas se leurrer. Il y a eu, certes, ce petit îlot de complicité et d'inventivité, d'expérimentations et de tentatives de faire fonctionner l'imagination, alors qu'ils n'en ont pas tellement l'occasion. Mais l'intervention était trop ponctuelle pour pouvoir véritablement faire naître des vocations. Il faut encore bien davantage de confiance en soi pour espérer pouvoir continuer dans un secteur concurrentiel et difficile, dont tous les codes sont à apprendre. L'expérience a procuré du plaisir, elle leur a fait du bien, mais ils ont tant d'autres préoccupations plus concrètes ! Affronter les problèmes du quotidien en prison, les relations avec les parents ou la société, est tellement plus important.

Seriez-vous prête à renouveler une telle expérience ?
Oui, même si je n'en ai pas encore eu l'occasion. Je pense même que si chaque citoyen pouvait donner un tout petit peu de son temps, à un moment de sa vie, cela lui permettrait de voir ce qu'est réellement la vie carcérale et de se rendre compte de la réalité à la fois de l'institution, du travail des gardiens et des assistants sociaux, du regard porté sur ces jeunes en difficulté. Cela pourrait conduire à penser différemment… J'ai pour ma part été marquée humainement plus encore qu'en tant qu'artiste. La prison étant toujours un lieu de fantasmes pour les cinéastes, on prend conscience en y entrant que cette matière est si sensible qu'il faut faire très attention à la manière de l'appréhender et de la représenter. ■

Nathanaël MIKLES

ILLUSTRATEUR

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?
À la base, je suis illustrateur et comme ma sœur Lætitia vit à Pau, c'est elle qui m'a proposé de participer à ce projet pour lequel elle avait été sollicitée. Nous avions déjà travaillé tous les deux sur son film ***Kijima Stories.*** J'ai l'habitude d'animer des ateliers pédagogiques avec des écoles ou des associations, durant lesquels je travaille avec des groupes sur des projets collectifs, par exemple réaliser une fresque ou un ouvrage qui relierait plusieurs types de créations. J'ai eu l'occasion de partager ma pratique du dessin et de la BD avec des gens de tous âges, notamment au sein de l'association La Source, créée par Gérard Garouste dans les années 1990 pour aider des personnes connaissant des problèmes familiaux ou vivant simplement en milieu rural sans avoir accès à quelque activité artistique ou culturelle que ce soit. Des classes ou des institutions y sont accueillies, pour des ateliers d'une semaine, en sculpture, en peinture ou en dessin. Depuis, j'ai intégré des réseaux de l'Éducation nationale et j'interviens de temps en temps, deux ou trois fois par an, dans des collèges, en solo ou avec mes collègues du collectif Ensaders auquel j'appartiens.

Quel était l'atout du recours au dessin dans ce cas précis ?
Il est à mon sens plus facile de faire dessiner des gens que de les faire écrire… Et dans les deux cas, plus l'âge est avancé, plus il y a de réticences de la part des participants. Les jeunes enfants n'ont pas peur d'essayer de faire des choses, mais les ados et les adultes se freinent davantage, jusqu'à se bloquer. On doit donc aussi vaincre ces résistances… On doit trouver des astuces, étoffer un éventail de possibilités au fil des expériences. Et ce que je peux tester avec des enfants ou des adultes peut me servir par la suite, jusque dans ma manière de travailler. Cela permet d'inventer de nouvelles voies, des façons de créer, de ne pas répéter les mêmes choses.

Quel était votre état d'esprit au moment de pénétrer en milieu carcéral ?
J'avais une certaine appréhension, mais finalement moins que la première fois où j'avais été amené à encadrer un atelier et où j'avais fortement le trac ! Cette fois, j'ai surtout pu me rendre compte du décalage énorme entre l'idée qu'on peut s'en faire a priori et le moment de création, où on se retrouve ensemble, à travailler de manière concrète.
Le groupe, constitué sur une base de volontariat, était très restreint, moins imposant qu'une classe traditionnelle. Lætitia et moi pouvions ainsi avoir un rapport particulier, individualisé, avec chacun. On a pu parler réellement, aller au bout des différentes idées et les « pousser », ce qui est impossible avec de grands groupes où on s'adresse à tout le monde en même temps.

En quoi avez-vous été surpris par cette phase de travail ?
D'abord par la motivation à vouloir créer quelque chose. Et puis, en voulant sortir immédiatement d'un cadre « professeurs/élèves » hiérarchique, nous avons proposé un exercice de croquis où chacun se mettait en scène, en une pause définie – debout ou à cloche-pied, etc. – et les autres dessinaient celui qui posait, avant que l'on échange, chacun se retrouvant au centre à son tour – y compris le maton chargé de la surveillance ! Ça a été un moment important et stimulant avant d'attaquer l'écriture de l'histoire, afin de commencer à savoir comment créer un personnage. Comme pour un échauffement servant à réapprendre les bases : dessiner des bras, des jambes, puis des choses plus précises, des visages, avec éventuellement des grimaces, pour coller des traits de caractère sur les visages. Ce qui était la première étape pour faire naître, en un sens, un casting de personnages. Alors, on a pu commencer à réfléchir aux situations : qu'est-ce qui va pouvoir arriver avec ce personnage-là ? On procédait en trois cases : un point de départ, un élément perturbateur au milieu et une conclusion. Tout est affaire de progression, on ne peut pas raconter directement une histoire de deux pages, il faut passer par une série d'étapes. C'est important pour rompre les limites de la confiance en soi. On peut raconter une histoire dans un storyboard avec des bonshommes en bâtons – c'est d'ailleurs ce qu'ils ont fait –, mais il faut trouver la confiance pour le faire et c'était aussi notre rôle de transmission.

Comment êtes-vous parvenus à une piste de scénario ?
Différentes bribes ont commencé à sortir et les racines de ce qui est devenu ***Le temps de goûter l'air*** s'y trouvaient. Les garçons étaient partis sur des choses où on roulait plutôt des mécaniques, avec des braquages et des poursuites, mais deux filles, qui étaient particulièrement motivées, se sont plutôt tournées vers l'intime : la vie en détention, l'attente dans l'impatience d'une permission, etc. En un mot des pistes plus françaises qu'hollywoodiennes ! Ce qui était aussi plus réalisable et plus intéressant, avec une matière réelle, de vrais personnages et une psychologie, ce que nous recherchions avant tout.

Quelles difficultés avez-vous ressenties au fil de votre intervention ?
Je n'ai été présent que sur un cycle d'une semaine au début et ma sœur a ensuite continué, de façon plus poussée, le travail d'écriture, pendant deux semaines supplémentaires. Mon intervention n'a donc concerné que l'engagement du projet. Faire du dessin sur un ou deux jours est insuffisant, c'est assez abrupt quand ça s'arrête, et il serait souhaitable que les détenus puissent avoir accès à du matériel pour s'exercer plus régulièrement dans ce genre d'ateliers créatifs. Ne serait-ce que pour la dimension de pouvoir s'évader du quotidien…

Avez-vous perçu néanmoins certains progrès ?
Les choses étaient un peu trop décousues : l'un venait un jour et pas le suivant, l'autre en cours de route, sans avoir forcément reçu les consignes initiales, etc. Pour transmettre, il faut du temps, du suivi, ce que Lætitia a réussi à faire par la suite. Mais le résultat final est très réussi, alors que, en toute franchise, je ne savais pas à quoi m'attendre… Il y a vraiment moyen de faire quelque chose avec ces jeunes gens, à condition d'avoir du temps, pour pouvoir briser ces murailles de protection psychologique qu'ils sont amenés à se construire. Ils se blindent et une confiance est à établir avec eux pour lancer des choses… C'est ce qui compte : partager quelque chose d'égal à égal, en étant dans le même bateau, avec un projet commun qui dépasse les murs de la prison. L'important est de le faire exister, le plus agréablement possible, et qu'au-delà de l'expérience elle-même, il en reste une preuve concrète. ■

Chad CHENOUGA

RÉALISATEUR

ENCADRER DES ATELIERS

Je ne sais pas l'expliquer, mais j'ai le goût pour m'investir dans la formation de jeunes gens et assurer la direction d'ateliers, une sorte de fibre naturelle me poussant en ce sens… Un tournant s'est certainement produit pour moi lorsque j'étais comédien au Théâtre des Amandiers de Nanterre et que j'ai accepté de participer à un atelier à destination de gens de la rue, accueillis au Centre d'accueil social et hospitalier, le plus grand centre pour SDF d'Europe.

J'ai aussi encadré des ateliers en prison, tant avec des mineurs que des majeurs. C'était, j'avoue, à certains moments, assez difficile, mais j'appréciais de me retrouver ainsi au contact de la vie, de détenus aux parcours chaotiques, d'échanger avec eux, même si ce n'était pas toujours simple. Chez les mineurs, j'y ai rencontré des gamins formidables, avec qui je suis parfois resté en contact par la suite. Lorsqu'on est cinéaste, on se doit de connaître les « vrais gens », et pas seulement issus des classes privilégiées. J'ai besoin d'être dans la vie. Je trouve qu'il est important que l'on puisse parler de tous ces parcours de vie forts, originaux, parfois sombres, comme ceux de certains habitants de cités. Mais comment faire pour ne pas s'arrêter aux clichés si on ne prend pas le temps de les rencontrer vraiment ?

LA COLLABORATION AVEC L'ALCA

J'avais commencé à encadrer, pour l'ALCA, un projet sur un bateau en Méditerranée, en équipe très réduite avec trois jeunes placés sous contrôle judiciaire. Mais celui-ci a finalement échoué car l'un des jeunes, costaud et agité, était « accro » aux drogues douces et a voulu détourner le projet pour aller ailleurs. C'était comme une mutinerie, style ***Révoltés du Bounty*** ! Mais cela ne nous a pas détournés d'un autre projet dans la suite de cette mésaventure, qui concernait l'écriture et la réalisation d'un court métrage, à Pau, d'après un scénario écrit par une jeune détenue de la Maison d'arrêt. Le film, qui allait devenir ***Le temps de goûter l'air***, a été cette fois beaucoup mieux préparé, même si la phase de casting s'est révélée compliquée à un moment donné. On avait le désir de prendre tous ceux qui voulaient jouer, de n'écarter personne, mais il n'y avait que quatre personnages dans le scénario d'origine et une quinzaine de jeunes voulaient jouer ! On a donc dû un peu réécrire l'histoire en fonction de cette contrainte. Mais il était inconcevable de la modifier trop nettement : elle devait rester simple, et être toujours le récit d'une jeune détenue sortant en permission pour un temps très court et qui se sent un peu bizarre dans cette parenthèse, avant de retrouver ses copines de cellule.

L'expérience a été très satisfaisante, sur un récit aux ressorts délibérément basiques et avec des jeunes gens qui n'avaient jamais joué. J'ai même cru entendre que l'institution pénitentiaire était contente de l'image donnée aux gardiens, qui est dans le film assez positive !

LA FABRICATION DU FILM

J'ai répondu à la commande autour du ***Temps de goûter l'air*** au moment du développement de mon long métrage ***De toutes mes forces***, et c'était un peu fou, car j'étais très occupé ! Le tournage s'est essentiellement déroulé selon un procédé d'improvisations, avec l'optique de ne pas modifier le sens du scénario initial. On a tourné avec les jeunes que Gildas Le Luherne, éducateur à Pau, avait mobilisés avec ses collègues, en fonction de leurs disponibilités, comme l'étudiante qui tient le rôle principal, Mimouna Hamidi. On a tourné sur cinq jours, selon le principe d'une certaine « débrouille » avec quelqu'un à l'image, un ingénieur du son et moi. Quant au montage, il a été entrepris seulement six mois après, pour des raisons de budget.

À la fin, la première projection au cinéma Le Méliès de Pau a constitué un très chouette moment, car aucun des interprètes n'avait jamais joué et certains venaient de quartiers difficiles. Le principal aura été de les mettre à l'aise et le travail en amont rend alors les choses plus simples. La notion de plaisir doit alors toujours dominer, en travaillant en petit comité, devant la caméra, sur un temps réduit. J'ai beaucoup aimé travailler avec eux, dans une ambiance complètement détendue. Je crois qu'eux aussi ont vraiment apprécié cette expérience.

LES INTERPRÈTES NON-PROFESSIONNELS

Apparaître pour la première fois à l'image n'est jamais évident, mais tous étaient plutôt à l'aise, dans un climat favorable, car mon rapport à eux est direct, on plaisante, on fonctionne surtout au plaisir… Mimouna, l'actrice principale qui a, je trouve, des airs d'Hafsia Herzi, avait vraiment le sens de la caméra, du cadre et du temps, des silences aussi, et c'était assez étonnant. Et celui qui joue le garçon amoureux d'elle, Alexandre, dégageait un certain charme à l'image… Pour être franc, on a très peu répété en amont. Je leur ai donné des situations simples et claires, qui leur parlaient et à partir desquelles ils étaient à même d'improviser. Il s'agissait surtout de les mettre à l'aise pour le tournage. Au moment des prises de vue, ils se sont montrés très libres. Je leur donnais des indications d'une prise à l'autre, toujours dans un esprit ludique, sans pression. Le fait que l'équipe ait été très réduite a sans doute contribué au fait que tous apparaissent si à l'aise face à la caméra.

LA RELATION AUX JEUNES

Comme je suis moi-même passé par la DDASS, j'ai l'impression qu'en me retrouvant face à des jeunes en difficulté, il est plus facile pour moi de les aider. Il me semble que je les comprends, même s'ils sont très différents de moi, et de ce que j'étais. Car certaines choses nous relient. Et comme ça a été le cas pour moi, l'accès à la culture, au livre ou au théâtre demeure primordial et peut signifier une ouverture, un chemin vers une certaine liberté… Il y a sans doute pour eux, comme pour les SDF avec qui j'ai pu travailler (même si les uns n'ont rien à voir avec les autres), la sensation de découvrir autre chose, qui les sort de leur milieu. Je trouve assez émouvant de permettre à des gens de quinze ou seize ans de découvrir des univers, des auteurs qu'ils ne connaissent pas, de leur faire comprendre qu'ils peuvent avoir droit à plus que ce qu'ils pensent avoir, de les aider à prendre conscience qu'ils sont simplement comme les autres et qu'ils ont droit d'avoir une place à part entière… J'aime aider les jeunes, surtout lorsqu'ils manifestent une envie. Par exemple, en les rapprochant de l'écrit, qui peut leur faire peur de prime abord, ou de la culture en général.

LE TRAVAIL DU LANGAGE

Quand je parcourais les foyers au moment de l'écriture de mon long métrage, qui s'appelait alors encore ***La niaque***, j'ai nourri les personnages que je créais à partir des jeunes que je rencontrais. Je rectifiais ce qui apparaissait faussement naturel dans mon scénario, j'ajustais le langage, les situations, les caractéristiques de mes personnages… Au final certains passages sont volontairement parfois très écrits et ne correspondent pas tout à fait à la façon de s'exprimer des jeunes de foyer. La question du langage est très importante pour moi. Il ne s'agit pas de « faire réaliste » à tout prix. Avant et pendant le tournage de ***De toutes mes forces*** je plaisantais souvent avec les jeunes du film à ce propos. J'en rajoutais, je disais « wesh » à tout bout de champ, pour faire excessivement « jeun's ». Saisir le langage des adolescents me donne l'impression d'être dans mon époque, et d'être connecté avec eux. J'aime beaucoup cela.

L'ARTISTE ET LA TRANSMISSION

Certains réalisateurs de films feraient parfois bien d'aller voir ailleurs que dans leur milieu d'origine de temps en temps ! C'est pour moi nécessaire, non sans une signification politique, aussi. À travers mes expériences d'ateliers, on travaille quasiment pour la gloire, la rémunération est symbolique, mais cela m'intéresse et j'accepte très souvent quand on vient me chercher, car cela me maintient au contact de la réalité de ces jeunes que j'aime côtoyer. Je me sentais très seul à leur âge, ce sentiment était très ancré en moi. C'est pourquoi, quand j'ai le temps, je me dois de partager avec eux, de leur donner des clés pour aller voir ailleurs, les sortir de leur quotidien… ■

Mimouna HAMIDI

INTERPRÈTE DU RÔLE PRINCIPAL

Comment avez-vous atterri sur le projet du *Temps de goûter l'air* ?

Quand le tournage a eu lieu, en octobre 2015, ou plus précisément durant les vacances de la Toussaint, j'étais alors étudiante – en première année de droit – et la plupart de ceux qui ont joué dans le film l'étaient également. Nous nous étions tous présentés spontanément à un rendez-vous dont nous avions entendu parler par l'intermédiaire d'Islam et Mouslim, deux frères qui avaient auparavant participé au film ***Les combattants*** de Thomas Cailley, lui aussi tourné dans la région. Ils se tenaient au courant de ce genre d'actualités et savaient qu'un film se préparait sur Pau. Tout est donc parti d'un simple petit délire entre potes ! Nous avons décidé d'y aller et avons rencontré Chad Chenouga de cette manière…

Vous n'aviez alors aucune expérience devant la caméra ?

Je n'avais jamais joué et je n'y avais même jamais pensé ! D'ailleurs, lors de cette première rencontre, je ne faisais qu'accompagner mes amis, je n'étais absolument pas venue pour obtenir un rôle. Et finalement, Chad me l'a proposé, mais je pensais n'avoir aucun talent et cela ne m'avait jamais fait rêver. Je préférais me concentrer sur mes études ! Et je n'ai aujourd'hui pas davantage l'ambition d'exercer ce métier…

Le fait que le projet soit lié au milieu carcéral a-t-il suscité certaines hésitations en vous ?

J'ai trouvé le projet très beau et je pensais qu'il était nécessaire de montrer aux détenues qui avaient écrit le scénario la valeur de celui-ci. C'est ce qui m'a décidée. C'était une

manière de remercier ces femmes et aussi, peut-être, de leur donner un peu de courage, leur signifier que tout n'était pas fini pour elles et que c'est leur talent qui était concrètement à l'origine de ce qu'on allait tourner.

Était-il difficile d'endosser, sans être actrice, un rôle aussi éloigné de ce que vous êtes ?
C'est justement ce qui était intéressant ! Apparaître sans maquillage, sans être coiffée, dans le contexte de la rue, de la banlieue – dont je ne viens pas du tout… Mais je me suis attachée à me demander ce que je serais devenue en me trouvant dans de telles conditions, c'était comme un jeu de rôle.

Comment s'est effectué le travail avec Chad Chenouga en amont, y a-t-il eu des répétitions ?
Un atelier a été mis en place dans les locaux de la PJJ pour que Chad puisse voir comment chacun pouvait répondre à telle ou telle situation. Ce n'est qu'après cet exercice que les différents rôles ont été attribués. Il a alors vu si on était à l'aise devant la caméra, si on avait des tics – de langage ou de gestuelle. Il est expert pour le repérer très vite !
On a dû parfois refaire plusieurs fois la même scène, parce qu'on était pris de fous rires, ou parce qu'on craquait, ce qui m'est d'ailleurs arrivé : je n'en pouvais plus et je faisais n'importe quoi devant la caméra… Mais Chad est très patient et c'est un excellent pédagogue, il savait quand ralentir ou freiner, comment remonter le moral de certains, le mien y compris car c'était un tournage sur plusieurs journées consécutives, du matin au soir, et ce n'était pas toujours évident. Comme j'étais de toutes les scènes, il m'est arrivé de me sentir un peu fatiguée et Chad a été parfait, proposant les petites pauses nécessaires.
La cohésion du groupe était de toute manière excellente et nous nous comprenions parfaitement, ce qui fait que jouer n'était jamais insurmontable. En fait, on avait à réciter des phrases qu'on prononçait déjà dans la réalité tous les jours. Le côté naturel du film en a été renforcé.

Y a-t-il eu parfois un nombre important de prises ?
Une séquence en particulier, celle où mon personnage est censé rentrer en prison, en a nécessité pas mal, tournée dans les locaux de la MECS de Montaut, un centre d'éducation renforcée, où de jeunes mineurs sont isolés et entourés d'éducateurs, à une trentaine de minutes de Pau, près de Lourdes. Ils avaient nettoyé les lieux, fabriqué le décor et préparé un repas, c'était adorable de leur part. Mais la cellule que l'on voit dans le film était une ancienne chambre, désormais inhabitée, et j'ai eu du mal à y jouer en sachant que c'était finalement un endroit où certains avaient été enfermés quelques années auparavant. Il y avait une tension particulière et je me contenais, mais j'ai fini par craquer… Je n'en garde pas un très bon souvenir, j'ai nettement préféré les autres prises de vues, en extérieur.

Chad Chenouga ne tarit pas d'éloges à votre égard sur vos possibilités d'actrice, comment l'expliquez-vous ?
Le fait que notre groupe d'interprètes se connaisse bien a peut-être favorisé l'alchimie, mais il n'y a, à mon sens, rien d'inné. Même si on me dit souvent que je devrais faire du théâtre, tant j'ai le goût de parler au micro en public, étant très engagée d'un point de vue politique dans mon université. Je n'ai jamais de gêne et cela m'a sans doute aidée dans cette expérience, même si devant la caméra, on ne voit pas les regards tournés vers soi. On est concentré sur autre chose, on ne regarde pas l'objectif et cela peut même être plus malaisant au départ. On s'y habitue ensuite…

Qu'avez-vous pensé en voyant le film achevé ?
Je l'ai découvert au cinéma Le Méliès de Pau, aux côtés de Chad, et j'ai mesuré la transformation. On ne se rend pas compte, quand on joue, du travail qui reste à fournir ensuite ! J'étais surprise de voir que telle scène avait été gardée et qu'il avait été possible d'en faire quelque chose, d'y placer de la musique : la technique du cinéma est pour moi toujours impressionnante. J'étais bien entendu fière du résultat, d'autant que je suis toujours perfectionniste et que cette opportunité n'était pas prévue pour moi. Je suis reconnaissante vis-à-vis de Chad et de tous ceux qui nous ont accompagnés, car finalement jouer est le plus simple et il ne faut surtout pas oublier tout ce qu'il y a eu autour et après.

Ce film ayant un rapport étroit avec le monde carcéral peut-il vous être bénéfique dans vos projets professionnels dans le secteur judiciaire ?
Oui, le fait d'avoir endossé ce rôle, celui d'une jeune femme de mon âge emprisonnée, m'aura permis de mieux comprendre, d'un point de vue humain, ce que peut être la réalité derrière les barreaux, l'attente pour avoir juste un week-end de sortie… Il ne faut jamais perdre de vue que la pire chose qu'on puisse infliger à un être humain est de le priver de sa liberté, et personne n'est à l'abri, il faut se garder de tout jugement hâtif… ■

RENCONTRE AVEC

Gildas Le LUHERNE

ÉDUCATEUR

Vous êtes directement à l'origine du projet *Le Temps de goûter l'air*. Quelle en a été la genèse ?

L'origine de ce projet s'inscrit dans les actions menées dans le cadre de l'opération « Des cinés, la vie ! », organisé en région en partenariat par la PJJ et par l'ALCA, *via* le dispositif national « Passeurs d'images ». Cela consiste surtout à projeter une série de courts métrages à des jeunes, notamment en détention au sein des quartiers « mineurs », de les faire parler, prendre une posture critique vis-à-vis de l'image, en faisant venir des professionnels afin de les aider à réfléchir, à émettre des avis étayés sur ce qu'ils ont vu. À l'époque, j'intervenais dans l'un de ces quartiers, à la Maison d'arrêt de Pau, et j'ai mesuré à quel point la place occupée par l'image est fondamentale pour un détenu : les postes de télévision sont, en cellule, allumés douze heures par jour… Il me semblait donc extrêmement intéressant de poursuivre la réflexion et, à force de voir des courts métrages, d'aller plus loin en entrant dans la nature même de la fabrication d'une image.

Le deuxième élément important est que j'organisais des séjours de camps en milieu ouvert et j'ai pensé qu'il pourrait être bénéfique d'en faire un journal de bord en vidéo. Une traversée en bateau était ainsi prévue entre Marseille et la Corse, à l'été 2013, et j'avais, sur le conseil de l'ALCA, contacté Chad Chenouga afin d'encadrer les jeunes. Il était intéressé par ce projet et le courant est bien passé, l'idée de faire quelque chose directement sur le voilier s'est imposée et… tout a magnifiquement foiré !

Mais ce sentiment d'inachevé, loin de le décourager, a poussé Chad à partir sur un autre projet. Nous avions gardé le contact et, une fois l'échec digéré, l'envie est revenue autour de la volonté de montrer à ces jeunes gens, qui appartiennent à plusieurs titres à des publics captifs, comment se fabrique l'image. Cette histoire me travaillait et on aurait pu travailler uniquement en formation sur la manière de faire un court métrage, mais sans avoir le droit de le montrer et par conséquent sans se soucier vraiment du contenu. La solution a donc été de mettre en place une démarche en plusieurs étapes, et si l'une réussissait, on pourrait passer à la suivante, et ainsi de suite…

C'est donc ainsi que s'est tenu l'atelier d'écriture de fiction encadré par Lætitia et Nathanaël Mikles…

En tant que coordinateur, je suis censé rester plutôt en retrait sur les choix de cet ordre, mais j'avais le désir de partir vers une fiction, en tout cas d'affirmer un registre clairement artistique. Même si, à l'arrivée, le court métrage relève aussi du témoignage et comporte une certaine dimension documentaire. Mais lors des discussions avec Lætitia, puis avec Chad, alors qu'on n'était pas encore sûrs d'arriver au bout, je leur laissais vraiment, à chaque étape, juger s'il était possible de continuer et d'en faire quelque chose. Grâce à l'ALCA, j'ai vraiment été orienté vers les bonnes personnes, qui avaient envie de permettre au projet d'aboutir et se trouvaient dans une démarche de partage, alors que le contexte était tout de même très particulier. L'écriture, en elle-même, est très éloignée de ces gamins et il fallait se coltiner cette phase ! Mais ce qui s'y est passé alors a été assez spectaculaire et l'idée d'y associer le dessin, avec Nathanaël, était judicieuse.

Mon travail était surtout de permettre aux rencontres entre l'artiste et les participants de se dérouler au mieux, même dans un endroit aussi improbable. Avec une présence minimale de l'Institution, qui ne peut évidemment pas s'effacer, mais ces moments de travail devaient être comme des parenthèses où les difficultés étaient aplanies au maximum… Ce qui passe aussi par le fait que les artistes ne se sentent pas inquiétés, qu'aucun frein ne s'oppose à la création. Ceci dit, la Maison d'arrêt n'est pas l'endroit le plus compliqué pour mettre en œuvre ce type d'ateliers et susciter une participation, car l'offre n'y est pas pléthorique, c'est le moins qu'on puisse dire… Sortir de sa cellule et se retrouver ensemble pour faire quelque chose, ce n'est pas rien. Après, si cela ne fonctionne pas, on perd dès la deuxième séance les trois quarts des effectifs. Sans compter que certains font entre-temps un écart et se retrouvent en quartier disciplinaire… On a donc resserré l'intervention de Lætitia et Nathanaël sur seulement trois semaines, à hauteur de deux ou trois jours par semaine, afin d'avoir un groupe suffisamment stable. Et on a travaillé de façon satisfaisante avec une petite dizaine de participants au final.

Il y avait aussi dans ce groupe des détenues majeures…

Comme pour d'autres ateliers que j'avais organisés, j'ai souhaité une mixité des publics, ce qui stabilise un groupe et enrichit le dialogue. Les trois détenues majeures sur ce projet étaient d'ailleurs elles-mêmes très différentes et l'une des principales co-auteures du scénario, Jessica, avait tout juste la vingtaine, donc à peine plus que les deux mineurs avec qui elle a travaillé, à six mains, sur le scénario final.

Quant à la mixité des sexes, il y a toujours un présupposé qui veut que ce soit la cause à ce que les choses tournent mal, or c'est souvent faux ! Et pour le coup, cela a été une vraie richesse, le rapport aux anciens est souvent respectueux et les garçons voulaient plutôt donner une bonne image, tout s'est bien passé à ce niveau-là…

Quels partenariats, notamment financiers, avez-vous dû déployer dans la perspective du tournage ?

J'avais pris soin de ne pas mobiliser d'emblée tout le budget, mais la décision de continuer signifiait de reprendre son bâton de pèlerin pour trouver plus de moyens, auprès de la DRAC et du côté des dispositifs de Politique de la Ville et des associations de prévention. Le gros du financement est donc lié au FIPD, au DSU, et aux fonds mobilisés par l'ALCA via l'opération « Des cinés, la vie ! » et le Pôle régional d'éducation aux images, ce qui aura représenté un budget total de 10 600 euros (pour des ateliers répartis sur deux années).

Comme nous savions que nous ne pourrions pas tourner directement dans la Maison d'arrêt, l'idée était, pour pouvoir diffuser ensuite le film, de travailler avec des jeunes des quartiers de Pau. Ce qui instaurait un dialogue entre l'intérieur et l'extérieur, car ceux qui ont été sollicités, sans avoir de rapport direct avec la réalité de la détention, ont souvent été touchés par cette problématique dans leur environnement proche.

Comment l'osmose s'est-elle produite entre ces professionnels et ces « amateurs » ?

Notre démarche devait être avant tout crédible et au bout de deux heures, les jeunes ont pris conscience qu'ils faisaient du cinéma, qu'ils étaient vraiment « dedans », aux côtés de Chad, Denis Louis à l'image et Olivier Vieillefond au son, des gens qui tenaient la route… Ils discutaient ensemble entre les prises, les écoutaient expliquer leur métier, les voyaient travailler, etc. Et quand quinze prises ont été nécessaires – avec tout le savoir-faire de Chad, à la fois dans l'écoute et l'encouragement –, personne n'a trouvé cela trop dur ou envoyé tout balader…

A-t-il été plus difficile de voir s'écouler encore un an entre le tournage et la première projection du film ?

Le montage a en effet attendu six mois, car il a fallu trouver un peu plus d'argent. L'attente était devenue réelle et il a fallu repartir en quête de moyens supplémentaires. J'ai attendu le budget suivant du FIPD, puisque nous nous placions dans la continuité du travail entrepris, et la PJJ a elle aussi « remis au pot ». Le film a donc pu être monté, car les intervenants ont tous joué le jeu – le monteur Simon Rolin a lui aussi fourni un boulot énorme. Un visionnage a été mis en place avec les jeunes à la médiathèque, sur un grand écran, et Chad a tenu compte de leurs réactions pour une version finale qui a été projetée en public au cinéma Le Méliès, à Pau, en décembre 2016. Jessica, dont le rôle avait été majeur dans l'écriture du scénario, n'était malheureusement pas présente : je lui avais parlé au téléphone, un peu avant, en ayant beaucoup de

mal à la joindre, car elle a voulu, à sa sortie de prison, couper avec cette période de sa vie, ce qui est parfaitement compréhensible. Elle était donc réticente à s'y replonger, mais je lui ai envoyé le film et elle l'a peut-être regardé chez elle…

Quels principaux points positifs retiendriez-vous ?
J'insisterais sur la manière dont le partenariat s'est peu à peu étendu, par l'animation de tout un réseau se mettant au service d'un projet – et non l'inverse ! Il est amusant de voir qu'au gré des besoins, beaucoup de partenaires se sont agrégés au projet : la MJC, la Maison d'arrêt, l'Association de Prévention spécialisée, etc. Cela n'était pas forcément prévu au départ, mais beaucoup de gens et d'institutions ont au final participé et ce, d'une manière assez fluide, sans comité de pilotage de cinquante membres – comme c'est parfois le cas –, mais seulement par des volontés sur le terrain et à travers des interventions très spécifiques, parfois au pied levé… C'était même assez magique, car à chaque problème il y a eu quelqu'un pour apporter une solution…
La deuxième chose est d'avoir permis la rencontre de professionnels du cinéma avec un public « prioritaire » dans un échange artistique réel. Les gamins sont issus de milieux qui ne sont pas toujours faciles et cherchent toujours avant tout à savoir si on les prend au sérieux. Or ils se sont complètement sentis reconnus sur ce projet, qui est venu exprimer quelque chose de profond, finalement, sur ce qui m'anime depuis longtemps, à savoir le rapport entre le « dedans » et le « dehors », une problématique encore plus profondément présente, bien entendu, en milieu carcéral.
Après, je ne suis pas certain que cela soit aisément reproductible, mais le minimum me semble de partir des jeunes eux-mêmes et les entourer d'artistes qui « tiennent le choc ». C'est pour ça que tout a bien marché. Et pour notre part, nous devons seulement veiller à nous mettre au service des uns et des autres, en les laissant travailler très librement, pour une parole respectée et même transcendée des deux côtés. ■

David LAVIGNOTTE

ÉDUCATEUR

L'IMPLICATION INITIALE

J'étais en lien étroit avec la PJJ, à travers notamment un stage d'une quinzaine de jours à l'UEMO de Pau, et Gildas Le Luherne nous a contactés alors que le projet n'en était qu'à son premier stade d'avancement, avec l'idée que nous, éducateurs de rue spécialisés dans la prévention, puissions mobiliser un certain nombre de jeunes de notre connaissance dans l'objectif de jouer potentiellement les différents rôles prévus pour le court métrage à venir. Notre action sur le terrain a donc été d'abord de motiver ces jeunes, avant de faciliter certaines choses en termes de lieux de tournage, comme à la MJC du Laü, à l'intérieur de laquelle il a été finalement possible de filmer.

ACTEURS EN HERBE

Deux d'entre eux avaient déjà fait de la figuration – sur ***Les combattants*** de Thomas Cailley, dans la scène du camp militaire –, mais la majeure partie n'avait jamais approché, de près ou de loin, le monde du cinéma. Nous avons donc d'abord réuni un groupe de personnalités dont nous pressentions à la fois qu'ils seraient intéressés et dont nous savions que leur engagement serait potentiellement sans faille. Chad Chenouga a pu alors rencontrer ces candidats, dans les locaux de la PJJ et c'est bien lui qui a réparti les rôles, pas nous ! Notre idée était de mobiliser des jeunes non seulement devant la caméra, mais aussi autour du film, par exemple des filles en formation de coiffeuse ou d'esthéticienne, qu'il était intéressant de fédérer autour d'un tel projet. Même si les jeunes préfèrent naturellement apparaître à l'image ! Mais le but était également de leur faire découvrir, au fil des discussions, toutes les coulisses, la dimension technique, etc. Cela a d'ailleurs aussi été pour moi, qui me suis attaché à rester au maximum aux côtés de ces jeunes, notamment sur un plan logistique, une expérience à part…

LES VERTUS DU GESTE ARTISTIQUE

Susciter des rencontres avec des artistes et des personnes extérieures aux quartiers, avec leurs propres histoires à raconter, était déjà précieux, constituant une certaine perspective d'ouverture d'esprit. Et l'adaptabilité dont ont pu faire preuve ces professionnels du cinéma impliqués, en intégrant au pied levé les jeunes "curieux" qui, ayant eu vent du tournage, s'étaient présentés et ont pu ainsi être intégrés à certaines scènes, a élargi non seulement la participation de la population du quartier, mais a été importante pour la réussite du projet.
Tout le processus aura donc été valorisant pour les participants, jusqu'à la soirée de présentation au Méliès, où ils ont pu s'exprimer sur scène par rapport à ce qu'ils avaient vécu et accompli. C'était évidemment très positif. Ces jeunes n'auraient d'ailleurs sans doute jamais mis les pieds dans un cinéma Art et essai sans cela, c'est assez loin de leur univers habituel…
Et puis, le fait d'apparaître concrètement dans un film se traduit directement en matière de confiance en soi et en ses possibilités. Il y avait une vraie exigence à leur égard : pour les scènes de cellule avec les trois filles, il a pu y avoir vingt à vingt-cinq prises et tout s'est déroulé dans la bonne humeur, sans aucune tension.

LA NAISSANCE DE NOUVELLES ENVIES

En parlant avec Islam, l'un des jeunes impliqués, on avait eu du coup l'idée de revenir sur son itinéraire de réfugié, en le restituant au sein d'un autre atelier d'écriture, afin de voir si une matière suffisante pouvait en sortir, mais des coupures de crédits au niveau des associations de prévention n'ont pas permis d'avancer sur ce projet. Ce qui n'empêche pas que la qualité du film, au final, a provoqué une véritable fierté et ouvert quelques perspectives. Mais il faut pouvoir s'appuyer sur de nécessaires relais, y compris au sein du quartier et des familles, et c'est là une piste de réflexion supplémentaire en vue d'initiatives futures, même si la situation a radicalement changé depuis.

DES ESPOIRS DÉÇUS ?

Certains espéraient plus et se voyaient continuer après avoir goûté à l'expérience, mais la plupart l'ont pris pour ce qu'elle était : ponctuelle et satisfaisante en soi, sortant en tout cas de l'ordinaire de ce qui est proposé. Et au fond, je pense que chacun était conscient qu'il reste difficile d'accéder à ce milieu et à ses métiers. Mais ils ont joué le jeu, restant douze heures sur le tournage, ou même plus pour ceux qui ont participé au rangement ou au nettoyage. Une vraie générosité s'est mise en œuvre, à beaucoup de niveaux. Et l'on peut s'appuyer ensuite sur ces valeurs pour poursuivre le travail. Il était impossible d'en préjuger en amont, mais l'aventure a été une réussite d'un bout à l'autre. ■

Fiche technique du film :

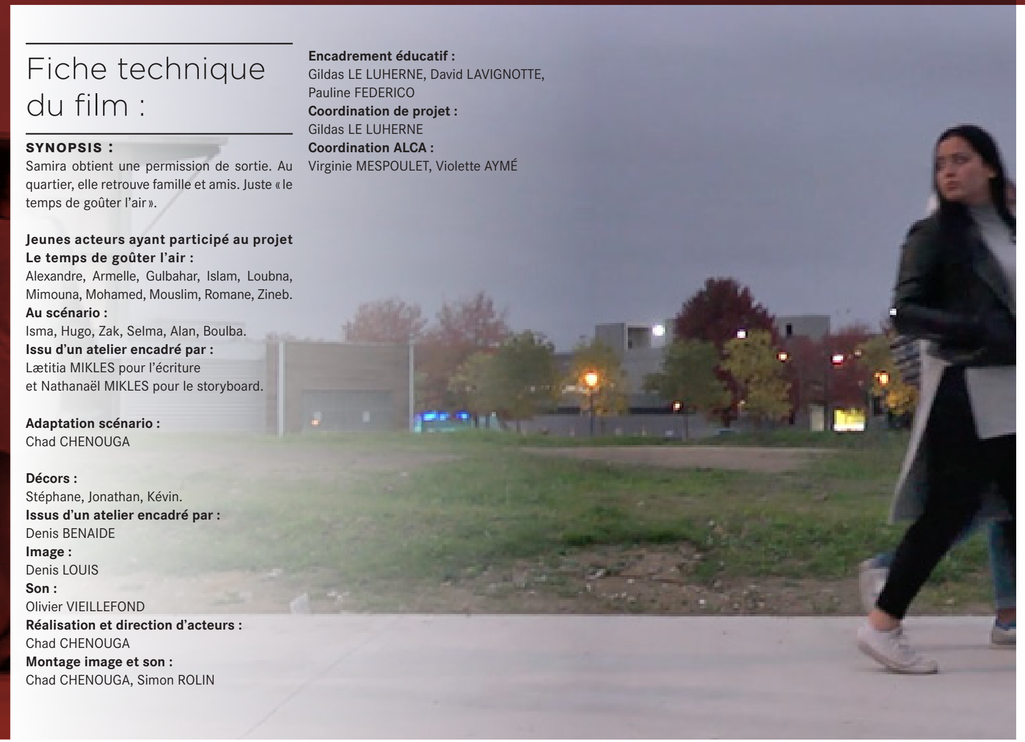
SYNOPSIS :
Samira obtient une permission de sortie. Au quartier, elle retrouve famille et amis. Juste « le temps de goûter l'air ».

Jeunes acteurs ayant participé au projet
Le temps de goûter l'air :
Alexandre, Armelle, Gulbahar, Islam, Loubna, Mimouna, Mohamed, Mouslim, Romane, Zineb.
Au scénario :
Isma, Hugo, Zak, Selma, Alan, Boulba.
Issu d'un atelier encadré par :
Lætitia MIKLES pour l'écriture
et Nathanaël MIKLES pour le storyboard.

Adaptation scénario :
Chad CHENOUGA

Décors :
Stéphane, Jonathan, Kévin.
Issus d'un atelier encadré par :
Denis BENAIDE
Image :
Denis LOUIS
Son :
Olivier VIEILLEFOND
Réalisation et direction d'acteurs :
Chad CHENOUGA
Montage image et son :
Chad CHENOUGA, Simon ROLIN

Encadrement éducatif :
Gildas LE LUHERNE, David LAVIGNOTTE, Pauline FEDERICO
Coordination de projet :
Gildas LE LUHERNE
Coordination ALCA :
Virginie MESPOULET, Violette AYMÉ



Remerciements

Protection Judiciaire de la Jeunesse Sud-Ouest :
Yves DUMEZ, directeur interrégional
Christian LEGAT, directeur territorial
Lætitia HAMARD, directrice de service
Laurent EMPEYROU-ARRUHAT, responsable d'Unité Éducative
L'administration pénitentiaire :
Alain POMPIGNE, directeur interrégional
Anne SEYRAFIAN, service communication
La Maison d'arrêt de Pau :
M. CHARPENTIER-TITY, directeur
Association Socio-culturelle de la maison d'arrêt de PAU (ASCMA) :
André HAURET, président
Unité Éducative de Milieu Ouvert (UEMO) de Pau :
Sandrine DIEME, Frédéric VELEZ
Quartier Mineur de la Maison d'arrêt de Pau

L'Association de Prévention Spécialisée de l'Agglomération Paloise (APSAP)
La Maison d'Enfants à Caractère Social (MECS) St-Georges de Montaut :
Jean-Claude TURLAY, président d'A.J.I.R
Yves POINGT, directeur de la structure
FABY MAUDOIGT, chef de service
Denis BENAIDE, encadrant technique de la déco
Maison Jeunes Culture (MJC) du Laü :
Pierre LAVAL, président

CE PROJET A ÉTÉ MENÉ PAR
l'UEMO-PJJ et la Maison d'arrêt de Pau en collaboration avec l'ALCA, l'APSAP et la MECS Saint-Georges de Montaut, dans le cadre du dispositif « Passeurs d'images », de l'opération « Des cinés, la vie ! » et du Pôle d'éducation aux images.

GRÂCE AUX SOUTIENS DE :
La Région Nouvelle-Aquitaine
Le ministère de la Justice
Le ministère de la Culture
et de la Communication
La DRAC Nouvelle-Aquitaine
Le Commissariat général à l'égalité des territoires
Le Fonds Interministériel de Prévention de la Délinquance (FIPD)

Et dans le cadre du dispositif « Passeurs d'images – Des cinés, la vie ! », soutenu par le ministère de la Culture et de la Communication, le ministère de la Ville, de la Jeunesse et des Sports, le Commissariat général à l'égalité des territoires (CGET) et le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC).

BIOGRAPHIES

Lætitia MIKLES

Lætitia Mikles est réalisatrice, scénariste et critique de cinéma pour la revue Positif. Franco-américaine, elle a vécu en France, au Portugal et au Japon. Ses premiers films interrogent la thématique de la normalité aussi bien à travers le corps (*Touchée*, portraits de personnes sourdes-aveugles, *Lucie va à l'école*, quotidien d'une petite fille trisomique), qu'à travers un mode de vie différent du modèle dominant : dans *Le japonais n'est pas une langue scientifique* elle rencontre un Africain naturalisé japonais; avec *Kijima Stories*, elle part à la recherche d'un yakuza repenti; avec *De profundis*, co réal O. Cieshelski, elle s'intéresse aux moines chartreux retirés du monde. Elle réalise aussi des portraits d'artistes : la cinéaste japonaise Naomi Kawase, *Rien ne s'efface* ; l'artiste plasticien Laurent Pariente, *Et là-bas souffle le vent*; ou encore un photographe obsédé par l'anomalie physique de son modèle dans un court-métrage de fiction *Le vice caché des Navajos*. Elle a écrit aussi des scénarios de fiction *Quatre mains*, *Demi-Sang*, *Annette*. Ses films ont été sélectionnés et primés dans de nombreux festivals internationaux et français (Indie Lisboa, Lussas, FID, Moscou, Rio de Janeiro, Stockholm, Saint Pétersbourg...).

Nathanaël MIKLES

Nat Mikles est un dessinateur indépendant franco-américain, diplômé des Arts-Déco. Il pratique un art décomplexé et populaire, mêlant peinture classique, vulgarisation scientifique et écologique, psychédélisme, cinéma de genre, calembours, esthétique des choses improbables... Il travaille pour la presse (*Fluide glacial*, *Psikopat*, etc.) l'édition, et fait partie du collectif Ensaders, avec lequel il réalise des œuvres à plusieurs mains et anime des ateliers pédagogiques autour de la pratique du dessin et de la peinture.
Site : http://www.natinspace.com/fr/

Chad CHENOUGA

Chad Chenouga fait des études supérieures d'économie et passe par Sciences Po Paris avant de devenir acteur, puis réalisateur. On le voit à l'écran dès le début des années 90 dans des séries comme *Avocats et associés*, ainsi que dans des longs (*Montparnasse-Pondichéry* d'Yves Robert en 1993) ou des courts métrages. Il en écrit et réalise plusieurs. *Rue Bleue* obtient un grand succès en festivals, primé à la Quinzaine des Réalisateurs (festival de Cannes 1998), et aux Lutins du court métrage (1999). Son premier long métrage *17, rue Bleue* sera présenté en compétition au festival de Locarno.
La décennie suivante voit Chad Chenouga revenir au format court avec notamment un film pour le CRIPS et la lutte contre le sida, *Zcuse-nous*, interprété par Anaïs Demoustier. Il réalise aussi plusieurs épisodes d'une série TV, *La vie est à nous*, en 2009. Sa pièce *La niaque*, jouée en 2011, lui inspire *De toutes mes forces*, qui consacre son retour au grand écran en 2017.
Chad Chenouga aime travailler avec les jeunes. Dès son court métrage *Rue bleue*, il dirigeait un enfant de 11 ans, avant de renouveler l'exercice avec *17, rue Bleue*. Celui qui enseigne depuis plus d'une quinzaine d'années le théâtre et le jeu d'acteur à la caméra au cours Florent, mais aussi à la Fémis et au Conservatoire, a souvent été au contact de jeunes gens. Il a monté divers ateliers pour des mineurs incarcérés (à Orléans ou à Nanterre) et engagé un projet (finalement avorté) avec des jeunes placés sous contrôle judiciaire.
Au moment de la préparation du tournage de *De toutes mes forces*, il a pris part à une expérience originale soutenue par la Région Nouvelle-Aquitaine et accompagnée par l'ALCA, avec des jeunes des quartiers de la ville de Pau et ses environs. *Le temps de goûter l'air*, la fiction écrite dans le cadre d'un atelier par de jeunes détenu.e.s, raconte une journée de permission et cerne les sensations liées au fait de sortir de la prison pour y revenir, pour un tournage à travers rues en caméra portée – le réalisateur a particulièrement apprécié l'exercice et les échanges qu'il a induits : « Il y avait un côté très vivant »...
Voir aussi : http://eclairs.aquitaine.fr/de-toutes-mes-forces.html

Vous souhaitez mettre en place un projet d'éducation aux images ?

Qui contacter?

LES PÔLES RÉGIONAUX D'ÉDUCATION AUX IMAGES

Mis en place en 1999, à l'initiative du CNC et en partenariat avec les DRAC et les Régions, les Pôles d'éducation aux images relèvent d'une politique de coordination et de mise en cohérence des actions d'éducation artistique au cinéma et à l'audiovisuel. L'objectif est de dynamiser, renforcer et mettre en cohérence les actions d'éducation artistique au cinéma et à l'audiovisuel en Région.

Pour lire la charte des Pôles régionaux d'éducation aux images et accéder à la liste des coordinateurs, rendez-vous sur : http://www.cnc.fr/web/fr/les-poles-regionaux-d-education-aux-images

LES COORDINATIONS RÉGIONALES « PASSEURS D'IMAGES »

Dispositif national, le dispositif « Passeurs d'images » s'adresse prioritairement aux **jeunes âgés de 12 à 25 ans** sur le hors temps scolaire et consiste **à rendre accessibles des pratiques liées au cinéma et à l'audiovisuel** à des personnes qui en sont éloignées, entre autre pour des raisons géographiques, économiques, culturelles ou sociales. Les publics pris en charge par la Protection Judiciaire de la Jeunesse et le secteur habilité font l'objet d'une attention particulière et bénéficient d'une opération spécifique : « Des cinés, la vie ! ».

C'est l'association éponyme « Passeurs d'images » qui coordonne au niveau national le dispositif.

www.passeursdimages.fr/2018/accueil/

LE RÉSEAU « PASSEURS D'IMAGES » EST SOUTENU PAR :

Le CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), **le CGET** (Commissariat général de l'égalité des territoires), le DEPJVA (**ministère de la Jeunesse**), **le ministère de la Culture et de la Communication**, **les services déconcentrés de l'État** (Préfectures, DRAC, DRJSCS), **les collectivités territoriales** (villes, communautés de communes, départements, régions), **les associations et les professionnels du cinéma**.

En région, les coordinations bénéficient de soutiens spécifiques complémentaires.

Pour lire la charte des Pôles régionaux d'éducation aux images et accéder à la liste des coordinateurs, rendez-vous sur : http://www.cnc.fr/web/fr/dispositifs-hors-temps-scolaire

Glossaire

ALCA :
Agence livre cinéma et audiovisuel en Nouvelle-Aquitaine

APSAP :
Association de Prévention Spécialisée de l'Agglomération Paloise

CGET :
Commissariat général à l'égalité des territoires

CNC :
Centre national du cinéma et de l'image animée

CRIPS :
Centre Régional d'Information et de Prévention du Sida et pour la santé des jeunes

DDASS :
Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales

DJEPVA :
Direction de la Jeunesse, de l'Éducation Populaire et de la Vie Associative

DRAC :
Direction régionale des affaires culturelles

DRJSCS :
Direction Régionale Jeunesse et Sport et Cohésion Sociale

DSU :
Dotation de Solidarité Urbaine et de cohésion sociale

FIPD :
Fonds Interministériel de Prévention de la Délinquance

MECS :
Maison d'Enfants à Caractère Social

MJC :
Maison des Jeunes et de la Culture

PJJ :
Protection Judiciaire de la Jeunesse

STEMO :
Service Territorial Éducatif de Milieu Ouvert

UEMO :
Unité Éducative de Milieu Ouvert

Une publication de l'ALCA, agence livre, cinéma et audiovisuel
en Nouvelle-Aquitaine

Rédaction des entretiens
Christophe Chauville

Crédits photos
Denis Louis

Coordination de publication et textes annexes
Virginie Mespoulet

Direction de publication
Coralie Grimand

L'ALCA reçoit le soutien de la Région Nouvelle-Aquitaine,
de la Direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine
et du Département de la Gironde dans le cadre des actions
d'éducation à l'image.

**ALCA - agence livre, cinéma et audiovisuel
en Nouvelle-Aquitaine**

Site de Bègles
36/37 rue des Terres-Neuves
05 47 50 10 00
alca-nouvelle-aquitaine.fr
virginie.mespoulet@alca-nouvelle-aquitaine.fr